



N^o 16. — 20 Août 1823.

ÉCLAIRS.

L'histoire politique de 1823. — Le XVIII^e siècle et ses folies. — La révolution dans l'abtme. — Sa mort et son service funèbre. — Les journaux descamisados versant du beaume sur les blessures de Mina. — L'acte additionnel aux constitutions de la Prusse. — Les cortès dans les galères. — Quiroga à la taverne. — Wilson et son armée imaginaire dans le golfe de Gascogne.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE POLITIQUE
DE L'ANNÉE 1825.

Le récit de la guerre d'Espagne, de ses préliminaires et de sa fin, ne peut manquer d'occuper une grande place dans l'histoire de la restauration de la monarchie française. C'est la première fois, depuis le retour de la légitimité en France, que le génie révolutionnaire avait lutté

face à face avec la monarchie. Il a été vaincu : car la Providence a voulu que les puissances du mal , ainsi que l'erreur , ne pussent jamais triompher que dans les ténèbres.

Que d'avertissemens ressortent de cet événement qui , avant même d'être achevé , est déjà pour l'Europe une grande leçon donnée pour l'histoire ! Je ne peux m'empêcher de le dire , quel que soit le respect que m'inspire la légitimité , cette divinité protectrice des temps modernes , elle avait cessé d'être un fait pour n'être plus qu'une théorie aux yeux des indifférens , jusqu'au jour où elle a hâté et dirigé le cours de l'événement qui sauve la monarchie espagnole des bords de l'abîme. Tous ceux qui avaient été affectés de l'épidémie révolutionnaire , et que le remords sollicitait à un retour vers de meilleurs sentimens , demandaient à la monarchie , comme autrefois les Phari-siens à Jésus-Christ , des miracles pour croire en elle. Eh bien , le miracle , le voilà : c'est la résurrection de la monarchie espagnole.

Et certes , ce miracle est grand : car jamais aucune révolution ne s'était opérée , en quelque sorte , d'une manière plus régulière ; aucune ne s'était montrée aussi forte. Elle avait imposé le joug à toute une nation ; elle s'asseyait jusque sur les degrés du trône des Espagnes. Le libéralisme européen la secondait de tout son pouvoir , de tout son argent , de toutes ses doctrines. Tout tremblait au loin devant elle ; et même au moment où cette révolution , étourdie par son propre tumulte , ne voulut pas entendre l'arrêt que les légitimités assemblées rendaient contre elle au congrès de Vérone , en la déclarant en flagrant délit , elle inspirait une terreur qui , mal dissimulée , retentissait comme un écho funeste dans toutes les âmes. N'est-ce pas la peur qui fit les *politiques* ? et n'est-ce pas l'enthousiasme et une confiance sans bornes dans les vues de la Providence qui éclairait ceux qu'on

appelait les *fanatiques* ? Les difficultés étaient grandes ; les obstacles étaient nombreux : il fallait plus que de la science politique , il fallait encore un amour ardent de la légitimité pour les surmonter. C'est pour cela que tant de gens , et surtout tant d'hommes d'État , restèrent en arrière des circonstances.

Alors ont vit toute l'étendue du mal que Buonaparte avait fait à la légitimité. Invincible dans toute l'Europe , et vaincu en Espagne avec ses six cent mille soldats , il nous avait légué un souvenir formidable de la puissance espagnole : car depuis le temps où elle vainquit les Maures, elle n'avait jamais rien fait de si grand que d'avoir triomphé de celui qui triomphait de tout.

Dans cette affaire il n'y avait pour la France qu'une alternative entre le salut ou la mort : car la plus voisine de l'incendie , elle eût été la première dévorée par les flammes. La Russie était à l'abri derrière ses vastes déserts ; l'Angleterre , derrière l'Océan ; l'Allemagne et la Prusse , derrière le Rhin. La France était sur la brèche ; il fallait vaincre ou périr. Mais à qui a affronté le péril , à celui-là appartient toute la gloire. Français , nous ne devons pas craindre de faire la récapitulation de nos richesses : notre fortune aujourd'hui se compose des dangers que nous avons courus pour la légitimité , et des victoires que nous avons remportées pour elle. L'histoire de nos combats dans la dernière guerre d'Espagne est l'histoire de nos triomphes.

Si maintenant je tourne mes regards vers la politique générale de l'Europe , je suis obligé de reconnaître que le grand événement de la guerre d'Espagne lui donne une consistance dont elle manquait , lui imprime un caractère fixe et déterminé. La Sainte-Alliance a fait son coup d'essai contre les révolutions de Naples et du Piémont : quand elle a agi contre la révolution espagnole , elle a fait un coup de maître. Une coalition aussi vaste , et qui embrasse

dans son influence l'existence politique de la plus importante partie du globe, ne saurait marcher au hasard ; mais ce n'est que par ces actes qu'elle démontre la sagesse de ses principes et la puissance de son action.

L'Angleterre, appelée dans cet auguste conseil, s'est efforcée de rester simple spectatrice, au lieu de donner son vote ; elle a fait tout ce qu'elle a pu pour rester mixte, et l'on dirait qu'elle s'est endormie sur un *canapé* au congrès de Vérone. Mais il arrivera bientôt que l'Angleterre se trouvera dans une situation fautive par la fluctuation perpétuelle de sa politique : car une fois sortie de l'ornière des révolutions, l'Europe demandera à l'Angleterre des principes, parce que les garanties ne sont que dans les principes. Mais espère-t-elle éternellement répondre à tout avec son énorme crédit et ses comptoirs établis sur toutes les côtes ! On finira par voir si c'est par humanité ou par ambition qu'elle tend à niveler les peuples sous le joug constitutionnel. D'ailleurs l'Angleterre elle-même, quand elle aura reconnu quelle puissance funeste exerce sur les peuples le *radicalisme*, dont-elle porte le foyer dans son sein, elle croira peut-être qu'il est de sa sûreté d'en surveiller le développement. Au jour d'une conflagration universelle, ni le magique pouvoir de son antique Charte, ni le souvenir de six cents ans de révolutions, ne la sauveraient pas. Elle ne tardera pas à reconnaître que le principe des révolutions actuelles n'a aucun rapport avec le principe de sa propre constitution ; et que si les libéraux européens l'invoquent dans la détresse, ils sont comme ces marins indévots, qui n'invoquent leur patron que dans le moment de la tempête, et qui s'en moquent après le danger : *Passato il pericolo, gabbato il santo*.

Quand les temps de révolutions sont passés, ni les principes ni les idées mixtes ne valent plus rien : car alors il faut se rapprocher davantage de la justice absolue. Voyez

l'Angleterre : elle reconnaît le gouvernement des cortès à Séville ; elle ne le reconnaît plus à Cadix ; c'est-à-dire qu'aujourd'hui elle est l'amie des légitimités , demain elle en est l'ennemie. En vérité , le rôle d'ambassadeur d'une telle puissance est bien difficile : car, pour le remplir, il faut avoir un esprit bien flexible. Et certes nous félicitons de tout notre cœur sir William A'Court de la facilité avec laquelle il remplit son honorable mission.

Quant au ministère français , il aura sans doute reconnu dans ce grand événement de la guerre d'Espagne , qu'il faut juger les peuples plutôt par l'étude de leur histoire que par l'examen de la politique du cabinet de Saint-James. Car la politique française ne doit pas être une politique *à la suite*. Il aura vu que la révolution était tellement mûre , si je puis ainsi m'exprimer , qu'elle est tombée comme d'elle-même : car on dirait que si les constitutionnels espagnols ont combattu dans cette circonstance , c'était moins dans l'espoir de vaincre qu'afin que cet événement pût être appelé une guerre.

Cette guerre , on doit sans doute la considérer comme finie : Ballesteros , par sa soumission à la régence , a porté le dernier coup aux cortès. Il ne reste plus rien à cette malheureuse révolution qu'une rage impuissante ; et on ne voit pas dans quel but elle offre au libéralisme épouvanté le spectacle de sa trop longue agonie. La nouvelle de la délivrance de Ferdinand n'a pas été encore , il est vrai , officiellement confirmée ; mais ce qui est certain , c'est que ce qui reste des cortès invoque tacitement un pardon de la France , en se relâchant de sa sévérité envers la famille royale espagnole. Ce qui n'est pas moins sûr encore , c'est que la contre-révolution s'est introduite dans Cadix , malgré que les portes en fussent bien fermées : car l'apparition du roi sur les places de cette ville excite un tel enthousiasme , que le roi lui-même est obligé par ses démonstrations et par ses paroles d'en

modérer l'ardeur. Les révolutionnaires ont beau faire, la légitimité pénètre de toutes parts. Et quand on voit d'un côté tant d'enthousiasme et d'amour, de l'autre tant de lâcheté et d'impiété, on s'écrie avec le sentiment d'une profonde douleur :

« Peuples ! voilà les rois qu'on voulait vous donner. »

C. D***.

LITTÉRATURE.

Résumé des principales questions politiques agitées depuis la fin du dix-huitième siècle. Par M. le comte d'Angicourt-Poligny (1).

Brillant de gloire et de majesté, le siècle de Louis XIV venait de finir, emportant avec lui tous les grands génies qui l'avaient illustré ; le théâtre où Corneille et Racine donnaient des leçons aux rois, où Molière instruisait le peuple en l'amusant, allait être livré à des hommes chez qui le jargon prétentieux remplaçait le naturel, dont les conceptions dramatiques ne s'élevaient qu'à la hauteur d'intrigues subalternes, dignes tout au plus des théâtres de la foire. Des moralistes tels que Boileau, La Fontaine, ne furent jamais remplacés. Les Cottins et les Pradons abondèrent ; personne ne les châtia : ils saisirent le sceptre et usurpèrent un trône au pied duquel ils devaient à peine ramper. La religion, cette mère de tous les États policés, cette sauvegarde de tous les intérêts, ce talisman qui arrête l'homme prêt à commettre un crime, avait perdu ses plus éloquens organes. Bossuet et Fénelon avaient rejoint dans le tombeau les premiers apôtres. Sous une

(1) Un volume in-8°, chez Egron, rue des Noyers, n° 37, et Le Normant, rue de Seine, n° 8.

cour voluptueuse et indifférente, leurs successeurs auraient-ils osé élever une voix faible, qui d'ailleurs n'eût été entendue que d'un petit nombre d'âmes, sur lesquelles l'influence d'un siècle pervers n'agit pas, et qui se font gloire d'être chrétiennes au milieu des corruptions et des sacrilèges ? La France se précipitait aveuglément vers sa ruine ; l'imprévoyance était devenue vertu, et quiconque aurait voulu faire renaître la piété en la prêchant avec énergie et conviction aurait été regardé comme un importun qui nous réveille au milieu d'un beau rêve. Quelques convulsionnaires essayèrent des miracles, et la religion, que l'on en accusa, reçut ainsi le dernier coup. La cour encourageait la ville ; il était du bon ton d'être incrédule, comme il l'est aujourd'hui d'affecter d'être libéral. Une secte s'éleva ; ennemie de toute croyance, de tout frein et de toutes lois, ses efforts tendirent à tout renverser ; les plus grands seigneurs se firent gloire d'être les amis des ennemis de l'ordre social ; ils les encouragèrent, les pensionnèrent pour achever de détruire ce que les Français avaient encore d'honneur et de vertu. Tout événement, quel qu'il fût, était le sujet d'une chanson : les impôts étaient-ils augmentés, on chantait ; le parlement exilé, on chantait encore. La France ressemblait à un vaste théâtre de vaudeville, où tout est en épigrammes et en couplets ; et la cour, à l'exception du monarque et de sa famille, était telle que celle d'Héliogabale qui se précipitait vers l'abîme en s'enivrant de plaisir et en marchant sur des fleurs.

Un tel état de choses ne pouvait durer long-temps ; on allongea le dénouement de ce drame politique. Enfin il arriva. Louis XV fut assez heureux, lui qui aimait tous les Français, pour n'être pas témoin du renversement de la monarchie ; mais son infortuné petit-fils, qui n'avait pas été complice des trames ourdies contre la religion et l'ordre social, fut la victime des erreurs ou des crimes

commencés sous le règne précédent. Le Français cessa d'être gai, pour se faire politique; rien ne fut à l'abri des envahissemens de cette funeste passion : le palais et la chaumière, le prince et l'artisan, tous furent dévorés de cette soif d'égalité que les philosophes avaient mise en crédit. On confondit les trois ordres : ceux qui n'étaient rien voulurent être les premiers de l'État; les premiers de l'État se rabaissèrent au niveau de ceux qui n'étaient rien. Les hommes à qui ces amalgames semblaient monstrueux s'exilèrent volontairement pour rétablir l'ancien ordre de choses et rendre au Roi, les armes à la main, la puissance qui lui avait été enlevée lorsqu'on le déclara dérisoirement le premier fonctionnaire de l'État. On sait assez quelles suites eut l'émigration. Le malheureux Louis XVI voulut échapper à ses bourreaux et rejoindre ses fidèles serviteurs : il ne put y parvenir. Bientôt les gardes qui lui sont restés fidèles sont massacrés sous ses yeux; il devient prisonnier, et la hache du bourreau termine les jours d'un roi de France, d'un descendant de Saint-Louis.

Combien de tels faits ont dû porter à la réflexion des hommes qui avant cette époque ignoraient ce que c'était que réfléchir. On a envisagé sous toutes les faces la révolution française et ses résultats; tous les hommes vertueux ont exécré ces temps de désolation où la mort était à l'ordre du jour, et le crime un titre aux récompenses nationales. Des étrangers, prévoyant le contre-coup qui devait ébranler les autres États, ont foudroyé dans des pages éloquentes les forfaits enfantés par cette licence qu'on présentait comme une déesse aux Français épouvantés. Mallet du Pan, Edmond Burke, ont publié des ouvrages où les principes de la révolution étaient, dès ce temps-là même, estimés à leur juste valeur; et dans notre patrie, MM. de Châteaubriand, de Lally-Tollendal, Lacretelle jeune, et beaucoup d'autres encore, ont dé-

ploré les attentats commis au nom d'une liberté qui n'était que de la démagogie, et dont les sectaires n'étaient que des ambitieux sanguinaires. Un nouvel athlète royaliste se présente aujourd'hui dans l'arène, et d'une main ferme et hardie il trace non seulement les faits qui ont précédé la révolution, ceux de la révolution elle-même, mais encore, nouveau Tacite, il peint les temps despotiques de l'empire, et l'époque heureuse qui a succédé à tant d'horreur, la restauration.

M. le comte d'Augicourt-Poligny, fort de la cause qu'il défend, démontre avec énergie de quels crimes est capable un peuple révolté contre ses souverains légitimes. Il pèse dans une balance impartiale tous les hommes qui se sont succédé au gouvernement de la France, et ses jugemens dictés par l'équité sont déjà sanctionnés par l'histoire. Cet écrivain examine par quels moyens la révolution s'est opérée, par quelle énergie factice elle s'est soutenue quelque temps, et enfin quelle fut la cause de son renversement. Il apprécie avec le même talent ce directoire dont fut membre un homme que la mort vient d'enlever aux remords, sans doute, et qui malgré son vote régicide fut accusé de royalisme par Bailleul, au 18 fructidor. Un républicain comme Carnot, soupçonné de favoriser le Roi! Aussi quelle fierté dans sa réponse à cette accusation insolite. « J'ai protégé les rois, écrivait-il, « en votant la mort du Roi de France, en faisant trem-
« bler tous les autres rois sur leurs trônes (1). » Mais pourquoi nous occuper de ce *vertueux* régicide, qui ne trouvait d'autres consolations aux infortunes de son exil qu'en faisant des vers sur le bonheur, l'innocence et la

(1) Réponse de Carnot, citoyen français, l'un des fondateurs de la république, et membre constitutionnel du directoire exécutif, au rapport fait sur la conjuration du 18 fructidor au conseil des cinq-cents, par Bailleul.

vertu. Il semble entendre un tigre essayant d'imiter le bêlement de l'agneau.

M. d'Augicourt ne s'arrête pas à la peinture douloureuse d'une révolution sanglante : il a voulu reposer l'esprit des scènes horribles qu'il venait d'être obligé de tracer. Il représente alors le nouveau siècle qui commence par la réédification des autels ; il dessine à larges traits ces orateurs chrétiens sortant tout à coup des antres où ils étaient obligés de se réfugier, et lançant l'anathème contre la philosophie des athées, cette mère de la révolution, si bien récompensée par ses nombreux enfans. MM. de Boulogne et Frayssinous, dignes héritiers des Bossuet et des Fénelon, se placent au premier rang parmi les apôtres de la vérité ; leur éloquence triomphe de la perversité du siècle, et les temples se remplissent de nouveau. Le peuple avait besoin de visiter la maison de Dieu, fermée depuis si long-temps. On ne pouvait encore y parler des Bourbons ; mais prêcher la religion, n'était-ce pas rappeler, tacitement, que nos Rois de tout temps avaient été les Rois très-chrétiens. La littérature et la poésie, qui, depuis dix ans, n'enfantaient que des hymnes de discorde et de mort, s'élança tout à coup comme un homme long-temps chargé de fer, et qui recouvre la liberté. Le monde fut étonné que la lyre rendît aussi subitement des sons harmonieux : on n'espérait presque plus le chant de délivrance. Mais la retraite avait muri en silence des talens qui n'attendaient que le retour de l'ordre pour se montrer au grand jour ; Delille, Fontanes, Ducis, Michaud, Chénedollé, Saint-Victor, Millevoye, firent retentir, au commencement du siècle, leur lyre trop long-temps suspendue auprès de l'échafaud. Les prosateurs ne restèrent pas en arrière dans cette moderne renaissance des lettres : MM. de Bonald, Dussault, Fiévée, Hoffmann, de Lalot, et enfin, pour terminer par le premier de tous, Châteaubriand, s'indignent d'un trop long silence, et la France compte encore de

grands écrivains. Le despotisme de Buonaparte devait arrêter une grande partie de ces littérateurs dans leur course. Le génie se voile lorsqu'il est enchaîné, pour se découvrir quand la liberté renaît, et la restauration a mis de nouveau sur la scène des hommes que la censure impériale combattait sans les vaincre.

La dernière partie de l'ouvrage si remarquable de M. le comte d'Augicourt est consacrée à expliquer les théories de cet homme que le génie du mal envoya à la France pour la punir de ses crimes. Il consacre aussi sa plume à cette restauration tant désirée. L'auteur est aussi fort de raisonnemens dans cette partie que dans les autres : il montre le doigt de Dieu marquant des stigmates de la folie et du crime l'usurpateur de tant de trônes, l'assassin de tant de famille, le conquérant si insolent, le vaincu si bas et si petit, le prisonnier si craintif, Buonaparte enfin. Quelques réflexions sur l'Espagne terminent l'ouvrage. Tout homme de bonne foi, qui ne se règle pas sur ses passions, doit le lire et le méditer attentivement.

Nous regrettons que l'étendue de cet article ne nous ait pas permis de citer quelques passages du livre que nous annonçons ; mais nous ne finirons pas au moins sans faire partager à nos lecteurs le plaisir que nous a fait éprouver un portrait de Mirabeau, écrit avec une vigueur peu commune, de cet homme qui, après avoir sapé la monarchie, fut empoisonné au moment où il se disposait à relever l'édifice qu'il avait renversé. « Le premier et le plus audacieux, dit l'auteur, qui s'avança au delà de tous les autres, fut aussi le premier accablé sous ses propres efforts. Il est mort jeune, il est mort vite, il est mort plein de chagrins et de douleurs. Il emporta la monarchie, il est emporté lui-même par la révolution. C'était en 1791 : en deux années il détruisit plus qu'il n'était sans doute en sa puissance de réparer. Ce fier et infatigable esprit avait parcouru toutes les régions du mal : homme

« privé, on le suivait à la trace de ses excès, de ses trom-
 « peries ; la fougue de ses passions n'avait pu s'épuiser
 « en ses tristes aventures domestiques comme fils ou
 « comme époux ; homme public, il secoue à la fois toutes
 « les colonnes d'un empire. Attirant à lui par un art mer-
 « veilleux, il agrandit la terrible portée de ses coups, de
 « tous les moyens des agens dont il s'entourne : il a ses
 « théologiens, ses financiers, ses publicistes, ses juris-
 « consultes ; on lui porte en tribut son travail, ses efforts,
 « ses lumières ; il emploie tout, et son nom et sa voix
 « couvrent ces premiers temps de leur éclat redoutable.
 « Frappé au moment où il paraissait tendre vers d'autres
 « destinées, il sentit bien que son crédit déclinait. On sait
 « assez quel sombre avenir il entrevoyait de son lit de
 « mort ; et lorsqu'il demandait tant qu'on le fît douce-
 « cement expirer avec quelque breuvage assoupissant,
 « parmi les fleurs et les parfums, ne semblait-il pas, sans
 « confiance dans le présent et sans espoir dans l'avenir, se
 « ranger tristement lui-même en son tombeau pour l'é-
 « ternité tout entière. »

La langue française ne peut rien de plus beau que ce tableau d'un homme aussi extraordinaire, si ce n'est celui d'un autre homme plus extraordinaire encore, que M. de Châteaubriand a laissé échapper à sa plume féconde et éloquente, de cet homme qui, à son retour d'Égypte, ne courba pas son front sous le triple poids du bonnet rouge, du turban et de la couronne (1).

Nous avons fait connaître à nos lecteurs, autant qu'il a été en nous, l'ouvrage de M. d'Angicourt. Trois fois nous l'avons relu, et trois fois une nouvelle lumière a brillé à nos yeux, non de celle qui incendie, mais de celle qui éclaire. M. d'Angicourt est très-jeune encore ; rien de notre histoire ne lui est inconnu ; il y puisse avec fruit.

(1) De Buonaparte et des Bourbons.

C'est dans les temps anciens qu'il trouve la condamnation des temps modernes. Monarchique et religieux , il a dans ces deux titres de quoi braver la haine des ennemis du trône, et de quoi mériter l'approbation de ceux qui aiment tout ce qui est beau , juste et bon , des royalistes.

C. N.

L'ESPAGNE.

La guerre contre les cortès a trouvé en France des partisans et des adversaires. Les hommes qui ne marchent sous aucune bannière , et qui prennent leur faiblesse pour de la modération , n'envisageaient un pareil événement qu'avec terreur. Ils faisaient , à leur insçu , cause commune avec les ennemis de la monarchie. Ceux-ci , prévoyant combien leur serait funeste un démêlé où les vrais intérêts de la société seraient soutenus par la force des armes , ne cessaient de nous vanter les charmes et les avantages de la paix. Dans cette occasion , comme dans beaucoup d'autres , les révolutionnaires s'appuyèrent sur les modérés ; ils n'en devinrent que plus audacieux , et leurs déclamations contre la guerre furent si menaçantes , que le titre de vociférateurs de la paix leur en est resté.

Au milieu de ce conflit d'opinions , la campagne fut ouverte. Un seul coup de canon mit fin à toutes les incertitudes. Nous allions combattre les Espagnols révolutionnaires , et nous trouvâmes des Français révolutionnaires. Nous vîmes aussi des Français fidèles , et il y eut plus que compensation.

Un prince de la maison de Bourbon met le pied sur le territoire espagnol : il est accueilli comme un protecteur. A son approche les bons se rassurent , les méchants se dispersent , les villes ouvrent leurs portes ; et Madrid , libre du joug qui l'opprimait , se précipite au-devant de l'armée libératrice. Les provinces imitent cet exemple.

Un peuple noble et fier, qui reçoit chez lui des étrangers ; qui , loin de s'armer contre eux , de les repousser, les accueille , au contraire , parce que ces étrangers défendent la monarchie et la religion ; ce peuple , disons-nous , manifeste par-là ses désirs et ses vœux. En effet , l'Espagne , courbée sous une constitution hideuse , a vu la majesté du trône avilie , les autels méprisés ; elle a vu les emprisonnemens et la mort devenir la récompense des hommes généreux qui avaient osé élever la voix pour prédire les malheurs et les crimes qui ont suivi. L'Espagne ne pouvait demeurer muette spectatrice des attentats dont on a voulu la souiller ; et il est probable que , quand bien même nous n'eussions point été à son aide , elle aurait secoué , plus tard sans doute , mais infailliblement , le joug de l'impiété et de l'anarchie.

Que veut l'Espagne maintenant ? La réponse est facile. Elle veut son Roi , son culte , et ses antiques privilèges. Mais , ajoute-t-on , cette constitution reçue depuis trois ans trouve dans la nation des partisans , des amis ; tout les hommes qui ont de l'instruction et du talent la veulent ; le commerce surtout la demande. Ces objections sont faciles à combattre. C'est ici qu'il est temps , enfin , de porter la lumière dans les ténèbres. Tous ceux qui connaissent l'Espagne , ceux qui depuis le commencement de la guerre ont vu de près cette contrée , affirmeront , avec nous , que c'est contrairement à la vérité que nos journaux et nos libellistes révolutionnaires ont prétendu qu'il existait dans les classes honorables de la société de nombreux partisans de la constitution des cortès. Cette constitution dictée par la révolution armée , n'a point les nombreux prosélytes qu'on veut bien lui supposer. Dans ce moment même , les grands d'Espagne et les hommes éclairés manifestent hautement l'horreur que leur inspire un pacte désavoué par tout homme qui a un sentiment dans le cœur , une idée juste dans la tête.

Pour les cortès comme pour nos hommes de 1793, la liberté n'est qu'un instrument de trouble et de désordre ; mais , plus heureuse que la France , l'Espagne s'est moins laissée prendre à cette amorce trompeuse. Les cortès, mettant l'entêtement à la place de la raison d'État, se sont crus forts lorsqu'ils n'étaient que tyranniques. Ils ont méprisé le vœu de la nation , qui a constamment désapprouvé les mauvais traitemens qu'on a fait subir au Roi et à sa famille. Aussi les meneurs des cortès ont-ils manqué doublement le but qu'ils s'étaient proposés ; l'opinion , quoique comprimée , s'est fait entendre ; et cette constitution , tant vantée , n'a trouvé de protecteurs que parmi ceux qui l'avaient faite , et n'a été défendue que par quelque bandes armées ; et encore la résistance eût-elle été moins longue sans les secours d'argent fournis aux révolutionnaires espagnols.

Nous le demandons , où sont ces pierres de la constitution élevées dans les villes et dans les villages ? Qui les a détruites , si ce n'est ce peuple lui-même ? Oui , l'Espagne repousse le pacte impie des cortès , parce qu'elle ne veut pas de révolution. Autrefois elle fut heureuse sous la monarchie des Bourbons : c'est la monarchie des Bourbons qu'elle veut encore aujourd'hui. Les peuples de la Péninsule ont trop d'énergie et ne sont pas assez corrompus pour qu'une poignée d'idéologues leur imposent des lois.

LITHOGRAPHIE.

LA RÉVOLUTION DÉGRINGOLE.

C'est en vain que quelques éclairés du siècle des lumières ont essayé de débarbouiller la *révolution* , en la décorant des épithètes d'*héroïque* , de *glorieuse* et de *rafraîchissante* : elle n'en est pas moins demeurée hideuse et révoltante. Mais après avoir dominé la société , après

avoir été, pour ainsi dire, la reine de l'Europe, elle est tombée si bas maintenant, elle est réduite à un tel état d'impuissance et d'abjection, qu'il y aurait peu de générosité aujourd'hui à la combattre sérieusement. On peut encore se moquer d'elle, parce qu'elle est une source intarissable de raillerie. Il serait absurde de l'attaquer avec les armes du raisonnement : elle, ses acteurs et ses actes, sont devenus des grotesques qui rentrent dans le domaine de la caricature. L'auteur de celle que nous offrons ici l'a parfaitement senti : aussi ne s'est-il attaché qu'à représenter, en quelques coups de crayon, les traits les plus caractéristiques du *monstre révolutionnaire*, dans l'état actuel des choses.

Un orateur s'est naguère écrié : « *L'agitation marche ;* » ne pourrait-on pas dire, avec plus de justesse : « *La révolution court ?* » Son histoire, depuis plusieurs années, est en effet celle des plus agiles coureurs de l'Europe ; et, ma foi, comme l'annonce le proverbe : Au bout du fossé la culbute.

Nec plus ultra. Ces deux colonnes sont celles d'Hercule : la *révolution* veut les franchir ; elle va s'y briser ; le pied lui manque ; elle roule dans le gouffre, malgré tous ses efforts pour se rattraper à je ne sais quel chiffon de papier où sont griffonnés les mots de : *Constitucion de los Cortès*, 1820.

Que fait donc ce joli garçon, horizontalement placé et étendant les mains, comme pour retenir le *monstre* qui dégringole ? Ce joli garçon est, vous le voyez bien à la position de ses jambes, un de ces Mercures pédestres, armés d'ailes à leurs talons, qui devaient nous faire face, et que nous n'avons vus que par derrière. Il trébuche dans sa course, tombe et roule aussi dans le précipice.

Témoin de son malheur, un *héros* (c'est peut-être un de ces *guerriers* de plume ou de langue qui ont si vaillamment combattu à Paris en faveur de leurs *frères* com-

promis en Espagne) s'arrache les cheveux de désespoir. Sa tristesse m'afflige presque. Je le plaindrais bien plus, si je ne savais qu'il a un faux toupet, et si, d'ailleurs, les perruques à la *Sylla* n'étaient pas là pour empêcher les grands hommes de s'enrhumer du cerveau.

M'expliquerez-vous pourquoi l'individu que j'aperçois dans le coin a les jambes coupées? Remarquez que près de lui se trouve un projectile. Je crois que notre lithographe a voulu figurer, par-là, l'effet du boulet de la Bidassoa, qui a cassé bras et jambes à tous les *hommes libres* à la fois; à moins qu'il n'ait voulu représenter ce transfuge dont le canon français a fait justice auprès de Chiclana. Ce fatal canon de la Bidassoa, à lui tout seul, a causé plus de ravage dans les rangs libéraux, que les mesures révolutionnaires les plus acerbes n'en ont jamais produit dans les rangs royalistes.

Et ce grenadier qui protège toute une population?... c'est l'armée française; elle avance aux cris de *Vive le Roi!* Partout on admire son courage; partout on bénit sa présence. Encore un pas, et ses efforts sont couronnés; encore un pas, et elle étouffe la *révolution* dans les plis de son drapeau blanc.

LETTRE DE FAIRE-PART.

Frère et ami,

C'est avec une douleur inexprimable que nous vous annonçons la mort de notre bien-aimée la constitution des cortès, fille de notre très-chère révolution de France, et mère des révolutions de Naples et de Piémont, ces deux dernières mortes au berceau, comme vous savez. Malgré tous les soins que nous avons prodigués à la défunte, nous n'avons pu éviter le malheur que nous déplorons aujourd'hui.

Les membres du comité directeur vous préviennent,

cher frère et ami, qu'ils feront célébrer un service funèbre en l'honneur de celle que nous pleurons. Ce service aura lieu le 24 août, présent mois, jour de Saint-Barthélemy. Le comité avait eu d'abord l'intention de renvoyer la cérémonie au 2 septembre, jour de gloire, où le sang des traîtres fuma avec tant d'abondance sur les autels de la liberté; mais cette époque étant trop loin de nous, le comité a saisi avec empressement l'anniversaire du jour qui servit de règle et de modèle à nos héros de septembre.

Le service funèbre, auquel vous êtes prié d'assister, aura lieu dans le temple des Théophilanthropes, ci-devant Saint-Roch. Il n'est pas inutile de vous dire que ce temple a obtenu la préférence parce qu'il est plus voisin du lieu où siégèrent jadis nos frères aînés, les jacobins.

Il n'est que trop vrai, cher frère et ami, que depuis quelque temps nous chantons peu de *Te Deum*, mais qu'en revanche nous disons force *De Profundis*. Néanmoins nous comptons assez sur la longanimité de votre patriotisme pour espérer que ce nouvel événement n'abattra pas entièrement votre courage. Vous le savez, les amis de la liberté ont d'immenses ressources, et leurs ennemis n'ont jamais su profiter de leurs succès. Avec ces deux avantages que ne doit-on pas espérer? La constitution, objet de nos regrets, était belle sans doute; mais notre doyen, le frère S...., assure qu'il en a trente à notre service, plus extraordinaires les unes que les autres.

C'est le Massillon du libéralisme, M. l'abbé de P..., qui prononcera l'éloge funèbre de la défunte. L'habit noir et le crêpe au chapeau sont de rigueur.

*Les membres du comité directeur, commissaires
de la cérémonie funèbre,*

LAF....., B. C.

Le secrétaire-général,

P. F. TISS...



*NOUVELLES DES DÉPARTEMENTS
ET DE PARIS.*

C'est le 31 juillet dernier que le nouvel évêque de Nevers a pris possession de son siège épiscopal. L'arrivée de ce respectable prélat au milieu de ses diocésains a été pour les habitans de Nevers une nouvelle occasion de faire éclater les sentimens religieux et monarchiques qui les ont toujours distingués. Lorsqu'on a été prévenu que Mgr l'évêque approchait de la ville, M. de Villeneuve, préfet de la Nièvre, est allé à sa rencontre et l'a complimenté. Le prélat, suivi et précédé d'un nombreux cortège, est arrivé aux portes de la cité fidèle. Là, M. le vicomte de Bouillé, maire, à la tête du corps municipal, a harangué le pontife qui venait relever et faire briller d'un nouvel éclat le siège de Nevers.

Dans sa réponse au maire, Mgr l'évêque n'a pas manqué de rappeler les idées de dévouement et de fidélité qui se rattachent au nom de Bouillé, à ce nom dont l'illustration est encore rehaussée par celui du pieux, du noble, du vaillant Bonchamp (1). C'est M. l'abbé de Damas, frère du duc de ce nom, qui a accueilli le prélat à la porte de l'église cathédrale. Le soir, toute la ville de Nevers a été illuminée, et le lendemain Mgr l'évêque a reçu la visite de toutes les autorités civiles et militaires.

Depuis la revue qui eut lieu le 30 avril 1821, veille du jour où fut baptisé Mgr le duc de Bordeaux, Paris n'avait pas vu de plus belle revue que celle qui a eu lieu avant-hier dans le Champ-de-Mars. Douze mille hommes des plus belles troupes étaient rangées dans cette vaste enceinte. A trois heures, madame la duchesse de Berry

(1) Madame la vicomtesse de Bouillé est fille du marquis de Bonchamp, général vendéen, tué au combat de Mortagne.

est arrivée. Un instant après a paru S. A. R. MONSIEUR. A côté du prince étaient, à cheval comme lui, S. A. R. le duc de Comberland, colonel-général des hussards d'Angleterre, et le prince de Salm. Un état-major magnifique suivait. Le prince anglais a témoigné plusieurs fois sa surprise en voyant des troupes si brillantes et d'un aspect si martial. Mgr le comte d'Artois, en passant dans les rangs, a adressé la parole à plusieurs sous-officiers et soldats.

Le défilé commandé par M. le maréchal Macdonald a présenté un coup d'œil magnifique. A la tête de la cavalerie de cette belle armée on remarquait les gardes du corps du Roi et de MONSIEUR, troupe d'élite, et vraiment digne, par sa tenue et son dévouement, du service d'honneur qu'elle fait auprès du monarque et des princes de sa famille. Les vieux serviteurs qui ont assisté à cette revue avouent que, même à l'époque toute militaire qui a précédé la restauration, ils n'ont jamais vu de troupes plus belles et mieux exercées que celles qui, avant-hier, faisaient retentir l'air des cris de *vive le Roi! vivent les Bourbons!*

ÉCLATS.

L'ex-honorable M. B. Constant de Rebeque nous avait prédit que le régime représentatif serait implanté en Allemagne. En effet, S. M. le roi de Prusse vient d'octroyer une constitution à ses peuples; mais M. B. Constant ayant trouvé cette Charte beaucoup trop aristocratique, il rédige dans ce moment deux petits actes additionnels, qu'il dédiera au peuple souverain de la Prusse.

Nos journaux *Descamisados* nous apprennent que Mina est rétabli, et qu'il a péroré dernièrement dans un

club, où il a produit beaucoup d'effet. Nous ne doutons pas des talens oratoires de Mina; mais s'il parle aussi vite qu'il court, il a fallu un sténographe bien habile pour recueillir ses paroles.

« *Ce gueux, ce coquin, ce scélérat, ce brigand de Ballesteros!!!* » voilà ce qu'on entend maintenant dans la bouche de tous les libéraux. Il est curieux de voir ces messieurs nous faire ainsi les honneurs de leurs amis.

En apprenant la nouvelle de la délivrance du Roi d'Espagne, plusieurs rédacteurs du *PILOTE* ont été frappés d'un coup de SANG. Ils en seraient morts, si on ne leur avait annoncé par compensation, que Rotten avait fait fusiller dans Barcelonne un grand nombre de royalistes.

Les cortès ayant fait demander au gouverneur de Gibraltar des navires pour effectuer leur retraite, le gouverneur leur a proposé les galères qui étaient en rade. Les cortès ont accepté sans hésiter.

Lorsque Wilson est arrivé à Vigo, les révolutionnaires de cette ville lui ont demandé où était son armée; après quelque hésitation, il a répondu qu'il l'avait laissée dans le golfe de Gascogne, sous la sauvegarde d'un *PILOTE* français.

En arrivant à Londres, Quiroga est allé se loger à la taverne du Grand Cerf. De malins esprits ont prétendu

trouver une allusion dans la vitesse et la timidité de l'animal et la conduite du général constitutionnel.

Quiroga a reçu une invitation pour assister aux courses de New-Marquet. On lui réserve une place distinguée. Il sera même chargé de distribuer les prix.

LES FUNAMBULES LIBÉRAUX.

CHANSON,

Sur l'air des *Visitandines* : *Dans cette maison à quinze ans.*

Venez, citoyens auditeurs,
Accourez tous sous ces portiques,
Et venez voir les grands sauteurs,
Les funambules politiques.
Pour mettre au fait les amateurs
De ma troupe brillante et leste,
Je vais vous nommer les acteurs,
Les cabrioleurs, les sauteurs :
L'affiche vous dira le reste. (Bis.)

Vous verrez l'illustre banquier
Auquel nous devons des merveilles :
Je dois le nommer le premier ;
Au peuple il consacre ses veilles.
Le plus vif de tous les désirs
De ce citoyen qu'on renomme,
C'est de charmer tous vos loisirs,
En consacrant à vos plaisirs
Tout l'or qu'il reçut d'un grand homme. (Bis.)

De Jean-Jacques on voit le bâtard,
Entouré de son petit groupe.
Plus loin vous voyez ce blafard :
C'est le Bobèche de la troupe.

On le fit ambassadeur. . ; mais ,
En dépit de son excellence ,
Au mépris du sénat français ,
Il fut traité par les Anglais
Avec beaucoup d'irrévérence. (Bis.)

Admirez ce vieux cheval blanc
Qui, lorsqu'il faut veiller se couche ;
Il est rétif , il bat du flanc ;
Pas plus d'éperons que de bouche.
Pour avoir fait plus d'un faux pas
Il éprouva de lourdes chutes ;
Cela ne le corrigea pas :
Tant est vrai qu'il souvient hélas !
Toujours à Robin de ses flûtes. (Bis.)

Sur sa béquille se courbant ,
Voyez Arlequin , baron suisse ,
Caméléon bleu , rouge et blanc.
Il fut un jour droit par caprice.
En proie au désespoir cruel
De ne plus jouer un grand rôle ,
On vit ce génie immortel ,
A qui l'on devrait un autel ,
Condamné naguère à la géole. (Bis.)

Des libéraux le manuel
Est étendu sur un pupitre ;
Un clerc lit d'un ton solennel
Des répugnances le chapitre.
On crie , on hurle ; c'est un train ...
L'allégresse est dans l'auditoire ;
On se presse , on se prend la main ,
On chante en rond ce vieux refrain :
« Moi je pense comme Grégoire. » (Bis.)

Entrez , vous serez satisfaits.
Comme l'indique notre enseigne ,
Même siège au maître , au laquais :
Là-dedans l'égalité règne.

De plus, l'Anacréon fallot
Qui, lorsque Pégase l'emporte,
Fait, pour régaler le tripot,
De tous les rois un hoche-pot,
Fera la parade à la porte. (Bis.)

ÉPIGRAMME.

Conversation entre deux amis de M. de Jouy.

Ce pauvre de Jouy ! voilà qu'on lui supprime
Trois pièces à la fois : vraiment ce n'est pas bien.
— Les supprimer, mon cher, ne serait rien ;
Mais on fait pis, on les imprime.

ANNONCE.

Il vient de sortir de l'imprimerie de M. Firmin Didot un écrit intitulé : *Projet de capitulation pour Cadix*. L'auteur philanthrope de cette brochure prétend concilier les intérêts des cortès et ceux de la monarchie espagnole. Les difficultés que présente cette fusion, cette espèce d'alchimie politique, n'ont point effrayé notre écrivain conciliateur. L'exil est le seul châtement qu'il inflige aux hommes qui ont attenté à la liberté de leur roi, et tiré l'épée contre lui. Une telle capitulation nous semble le nec plus ultra de cette philosophie moderne qui, au nom de l'humanité, prend toujours sous sa protection les bourreaux, sans avoir jamais sauvé une seule de leurs victimes. L'homme qui propose une transaction entre le roi Ferdinand et ceux qui, à Séville, l'ont déclaré en démence, nous rappelle cette intrigante de comédie disant : *Si je me le mettais en tête, je marierais le grand Turc avec la république de Venise.*

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.